

**Pierrette  
Fleutiaux**

# **Bonjour, Anne**

---

**CHRONIQUE D'UNE AMITIÉ**

*ACTES SUD*

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

“Entre les années 1974 et 1990, j’ai été très proche d’Anne Philipe.

Elle était la femme qui avait vécu aux côtés d’un acteur célebrissime, dans une aura étincelante de succès, d’engagement intellectuel et politique, d’amour et de tragédie. C’était aussi l’écrivaine dont le livre *Le Temps d’un soupir* avait bouleversé des centaines de milliers de gens de par le monde. Elle était ethnologue, romancière, éditrice, grande voyageuse et reporter.

Ce livre raconte comment ma vie s’est tressée avec la sienne, dans un de ces compagnonnages secrets qui nous font devenir ce que nous sommes. Il n’est pas commémoration mais intimité intérieure avec une présence. Il s’agit de faire droit à cette dette fondamentale que nous avons envers ceux qui ont laissé empreinte en nous, et qui est liée à la valeur de l’existence.

Anne Philipe avait une vingtaine d’années de plus que moi. Elle a changé ma perception de la vie. J’ai voulu la retrouver vivante, à partir du terrain de nos années communes, où elle fut mon éditrice et amie. J’ai voulu retrouver Anne-la-mienne et transmettre ce qu’elle a été : un jalon capital dans mon histoire personnelle, un trait à marquer dans l’histoire des femmes, et aussi une trace lumineuse que ne doit pas oublier la littérature.

Les femmes de ma génération ont connu beaucoup d’avancées. Nous n’en voyons que mieux les reculs qui guettent, et les étapes à parcourir. Nous ne sommes pas tranquillisées. Nous sommes les femmes du milieu du chemin.”

PIERRETTE FLEUTIAUX

## PIERRETTE FLEUTIAUX

*Lauréate du prix Femina en 1990 pour son roman Nous sommes éternels, Pierrette Fleutiaux est l'auteure d'une œuvre de tout premier plan. Elle a publié de nombreux romans et nouvelles chez Gallimard, ainsi que chez Actes Sud et Leméac.*

### DU MÊME AUTEUR

*LA SAISON DE MON CONTENTEMENT*, Actes Sud, 2008.

*L'OS D'AUROCHS*, nouvelles, éditions du Chemin de Fer, 2007.

*LES ÉTOILES À L'ENVERS. NEW YORK PHOTOROMAN* (avec JS Cartier), Actes Sud, 2006.

*LES AMANTS IMPARFAITS*, roman, Actes Sud / Leméac, 2005 ; Babel, 2007.

*DES PHRASES COURTES, MA CHÉRIE*, roman, Actes Sud / Leméac, 2001, prix des Bibliothécaires ; Babel, 2003 ; J'ai Lu, 2004.

*L'EXPÉDITION*, roman, Gallimard, 1999 ; Folio n° 3405.

*ALLONS-NOUS ÊTRE HEUREUX ?*, roman, Gallimard, 1994 ; Folio n° 2890.

*SAUVÉE !*, nouvelles, Gallimard, 1993 ; Folio n° 2719.

*NOUS SOMMES ÉTERNELS*, roman, Gallimard, 1990, prix Femina ; Folio n° 2413.

*MÉTAMORPHOSES DE LA REINE*, nouvelles, Gallimard, 1985, Goncourt de la nouvelle ; Folio n° 2183.

*LA FORTERESSE*, nouvelles, Julliard, 1979.

*HISTOIRE DU TABLEAU*, roman, Julliard, 1977 ; Gallimard, Folio n° 2447.

*HISTOIRE DU GOUFFRE ET DE LA LUNETTE*, nouvelles, Julliard, 1976 ; Actes Sud, Babel, 2003.

*HISTOIRE DE LA CHAUVE-SOURIS*, roman, Julliard, 1975 ; Gallimard, Folio n° 2445.

Pour la jeunesse :

*TRINI À L'ÎLE DE PÂQUES*, Gallimard, Folio Junior, 1999.

*LE CHEVAL FLAMME*, Calmann-Lévy / Réunion des musées nationaux, 1998.

*LA MAISON DES VOYAGES* (avec Alain Wagneur), Gallimard Jeunesse, 1998 ; film La 5<sup>e</sup> et le CRDP.

*TRINI FAIT DES VAGUES*, Gallimard, Folio Junior, 1997.

*MON FRÈRE AU DEGRÉ X*, L'Ecole des loisirs, 1995.

Edition préparée sous la direction  
de Marie-Catherine Vacher

© ACTES SUD, 2010  
ISBN 978-2-330-02622-6

© LEMÉAC ÉDITEUR, 2010  
pour la publication en langue française au Canada  
ISBN 978-2-7609-2991-3

## NOTE DE L'ÉDITRICE

À l'intérieur de son roman, l'auteur présente cette histoire d'un seul tenant, sans chapitre. Dans la version numérique, un découpage fut parfois nécessaire, et nous prions le lecteur de bien vouloir garder à l'esprit le souffle continu de l'ensemble.



PIERRETTE FLEUTIAUX

# Bonjour, Anne

Chronique d'une amitié

*ACTES SUD*

Extrait de la publication



Bonjour, Anne.

Il y a longtemps que nous ne nous sommes parlé. Pourtant vous êtes souvent dans mes pensées, très souvent depuis ces dernières années.

Vous avez été la première femme parfaitement accomplie que j'ai rencontrée. Vous avez changé ma perception de la vie, grâce à vous des horizons que je croyais fermés se sont ouverts, vous m'avez fait un don prodigieux. C'était il y a trente-cinq ans. Maintenant que j'ai dépassé l'âge que vous aviez lors de notre première rencontre, j'ai besoin de vous retrouver.

Je me pose aujourd'hui des questions très simples, de plus en plus simples. Que m'a appris telle ou telle personne ? Que m'ont appris ses livres ?

M'ont-ils aidée à vivre, m'aident-ils à affronter la mort ? Où est la beauté, où est le sens ?

J'ai aussi acquis la certitude que la transmission au féminin est lacunaire, incertaine, souvent faussée. Ainsi m'a-t-il fallu longtemps, Anne, pour prendre la mesure de ce que vous avez été pour moi, par votre personne comme par vos livres.

J'ai commencé à vous chercher, mais des visiteurs se sont présentés, des personnages de roman, vous savez par expérience combien cette sorte de gens peuvent être pressants, j'ai repoussé mon désir de vous retrouver. Ainsi vous allez et venez, parfois très loin de moi, parfois tout près.

Parfois vraiment très près, et alors je me demande si peut-être vous aussi à cet instant vous pensez à moi.

Vous êtes déjà une ancienne au pays des morts, vingt ans bientôt, c'est quasiment un siècle chez nous, les vivants d'aujourd'hui, et cela m'est insupportable, car je vous veux vivante, Anne.

La dernière fois que nous nous sommes vues, c'était chez vous, vous receviez une jeune femme chinoise, brillante musicienne. Pourquoi étais-je là puisque vous aviez déjà une invitée ? Peut-être vouliez-vous me la présenter – vous étiez fière de cette nouvelle amie – ou peut-être n'aviez-vous pas d'autre moment à me consacrer. Morsure d'une douleur. Prémonition d'une fin. Ma prémonition était juste, mais je me trompais sur son sens.

Où en étais-je moi à cette époque ? Vie privée déchirée, un roman en cours d'écriture, mais si long, si complexe que je ne pouvais encore rien vous en montrer. Année 1988, ou 1989 ?

Ensuite nous avons dû nous parler une ou deux fois, et puis plus rien.

Absolument rien.

Votre dernier voyage à Ramatuelle, je n'étais pas avec vous. Et je n'ai pas eu le cœur d'y retourner depuis. Maintenant je suis seule pour rétablir un lien entre nous, mais je vous fais confiance, Anne, aujourd'hui comme autrefois.

“Il s'agit d'un livre, Pierrette ?” me dites-vous. Et j'entends véritablement votre voix, claire, franche,

avec ce léger chuintement sur certaines consonnes, qui agissait si puissamment sur moi.

La littérature était au cœur de notre relation, une sorte d'aimant baladeur qui orientait tout ce qui se passait entre nous. Voici donc la question qui me taraude : "Comment m'y prendre avec vous, là, tout de suite ?" pour que vous reveniez, vivante, parmi nous.

Pour que je puisse à mon tour transmettre ce que vous avez été : un jalon capital dans mon histoire personnelle, un trait à marquer dans l'histoire des femmes, et aussi une trace lumineuse que ne doit pas oublier la littérature.

Cela m'intimide un peu, de m'adresser à vous. Je pense à ce choix entre le tutoiement et le vouvoiement, que propose la langue française. Vous aviez très vite tutoyé mon jeune compagnon de l'époque, à moi vous disiez "vous". Jamais "tu". Il n'y a pas eu de flottement à ce sujet, cela ne s'est pas fait, c'est tout. Et cela me convenait. Je n'aurais pas songé à être en familiarité avec vous.

Le degré d'approche que l'on a avec les êtres. Antennes déployées, avançant ou se rétractant, captant les signaux de réceptivité et de répulsion, balayant tout le spectre des réponses possibles, mesurant les sacrifices et gains éventuels pour chacune, puis transmettant toute cette masse d'informations au décodeur central, lequel indiquera aussitôt le positionnement à prendre, tout cela en quelques fractions de seconde parfois, et sans que vous-même, la première intéressée, en soyez officiellement, c'est-à-dire consciemment, avérée.

Anne Philipe était plus âgée d'une vingtaine d'années, vingt-quatre exactement. A l'époque, ces quelques années en plus qu'elle avait, ces quelques années en moins que j'avais, étaient suffisantes pour m'inspirer du respect, pour informer de différentes nuances de respect toute mon attitude envers elle. Je ne la touchais pas, ne lui serrais pas la main. Nous nous sommes peut-être embrassées dans une circonstance particulière ou une autre, je ne m'en souviens pas. On ne se faisait pas la bise à tout bout de champ à l'époque, comme c'est la mode aujourd'hui.

Il y avait un espace entre nous, je l'éprouve comme un espace dense, qui attirait tout autant qu'il retenait. Nous maintenions un quant-à-soi. Mais je ne la quittais pas des yeux, je parle des yeux intérieurs.

Elle avait eu derrière elle une vie éblouissante, dont elle ne faisait pas état, sinon par ricochet, de façon très naturelle puisque c'était sa vie à elle. Souvent, je ne savais pas très bien de qui ou de quoi elle parlait.

Elle disait "Agnès", je ne savais pas que c'était Agnès Varda, je le devinais par le contexte, ne m'y attardais pas, par respect justement et pour d'autres raisons plus obscures. Mais j'ai enregistré aussitôt le halo particulier que dessinaient les nuances de sa voix autour du mot "Agnès". Le nom s'est inscrit et souligné de lui-même dans la configuration mentale que je dressais à tâtons de son univers. "Agnès" donc était importante pour Anne.

Elle disait "Camus", là pas de doute possible, mais mon trouble était presque aussi grand. "Camus" dans sa bouche sonnait comme un prénom. Elle aurait pu tout aussi bien dire "Albert". Pour moi et les anonymes de mon entourage, Camus

s'énonçait plutôt comme Alpha du Centaure. C'était une étoile au firmament de la littérature, rencontrée d'abord dans nos programmes scolaires ou universitaires. Certainement pas un familier, qu'on a pris l'habitude d'appeler par son patronyme, par affectueuse camaraderie.

Elle disait "Claude". Claude Roy, Claude Gallimard, Claude Mauriac ? Ou quel autre Claude que j'aurais dû connaître peut-être ? Elle disait Jean. Jean Rouch ? Jean Vilar ? Et bien d'autres prénoms, auxquels je ne savais joindre un nom.

Et puis, très peu souvent, pas plus d'une dizaine de fois tout au long des années où nous nous sommes côtoyées, elle a dit "Gérard". Et là, pour moi, avalanche d'images, éclatantes et sombres à la fois, déferlement d'un malaise, mais pourquoi, pourquoi vraiment ? Parce que Gérard, il n'y en avait qu'un seul, c'était Gérard Philipe, il avait été son amour, son mari, et il était mort. Masque rigide sur mon visage et pas un mot qui aurait pu franchir mes lèvres. Elle ? Naturelle, comme toujours, et glissant avec aisance vers autre chose selon le fil de la conversation du moment.

Ses détresses, ce n'était pas à moi qu'elle les confiait.

Pourtant, cette façon de prononcer "Gérard" : une hésitation infime d'abord, puis un voile de douceur enveloppant les syllabes, très léger, à peine sensible, et cela me faisait battre le cœur. Des années s'étaient écoulées depuis la mort du comédien, mais son nom ne s'était pas banalisé, et elle le faisait savoir.

Hésitation imperceptible : le temps d'arrêt que l'on marque avant d'approcher les lieux sacrés. Et cette douceur : le geste du souvenir, fleur déposée, caresse. Ou peut-être rien de tout cela, mais une manière de tenir les autres en lisière.

En tout cas, une différence marquée. “Gérard” : là était le nom différent entre tous.

Votre prénom aussi reste singulier pour moi. Depuis que je vous ai rencontrée, il me gêne chez toute autre femme. En composition, je l’accepte ; seul, il m’oblige à une gymnastique mentale, devenue automatique. Lorsque je m’adresse à une autre Anne, il me faut faire en esprit un pas de côté, qui m’amène comme dans une langue différente, qui a d’autres résonances, un autre substrat émotif. Je traduis Anne en Anne, et alors ce n’est plus vous. Anne, nom simple et souverain, il vous allait parfaitement, un vêtement taillé pour vous, que j’imagine comme une longue robe fluide, nouée d’un cordon de soie.

Votre prénom de naissance n’était pas celui-là, c’était Nicole, je l’ai appris longtemps après. Vous vous êtes d’abord appelée Nicole Navaux, puis à vingt et un ans avec votre premier mariage vous êtes devenue Nicole Fourcade. Puis il y a eu la rencontre avec Gérard Philipe, et votre nom alors a trouvé sa forme définitive, Anne Philipe. C’est Gérard qui vous a choisi votre nouveau prénom, parmi les quatre inscrits sur votre acte de naissance.

Oui, je crains d’être importune. “Allons, allons”, me dites-vous, riant et déjà agacée, comme vous pouviez l’être.

Vous n’aimiez pas qu’on vous embête, je l’ai vite appris. Coup de patte du chat, qui envoie bouler l’importun. Je n’avais pas d’amies de mon âge, j’avais terriblement envie de votre expérience, de votre sagesse, de celle que je vous prêtais, puisque vous aviez cette “énorme” vingtaine d’années de

plus que moi. Mais les velléités de confidences tournaient court avec vous, je faisais vite retraite. J'exagère d'ailleurs. Vous m'avez écoutée gentiment, plus d'une fois, c'est moi qui n'osais pas aller trop loin.

J'insiste (j'ai pris de l'assurance depuis le temps) : "Oui, Anne, c'est pour un livre, j'ai besoin de vous", et je suis sûre d'avoir capté votre attention. Un livre, c'était sacré pour vous.

C'est que, pour vous retrouver, Anne, je suis obligée de passer par moi. Et je suis lasse de moi-même. Il y a des années-lumière de cela, j'écrivais un journal intime. J'ai retrouvé ces cahiers à l'occasion d'un déménagement (je les ai reperdus depuis). Petites lignes serrées, trop "gluantes de mes suc", comme disait Sartre. Cette jeune femme d'alors ne m'intéresse guère. J'ai cessé de m'intéresser. Les personnages de mes romans me sont bien plus proches, plus présents que mon moi, ancien et actuel.

Non, personnellement, je n'ai plus rien à me dire, mais à vous, oui, j'ai beaucoup à dire. A cause de vous, je redeviens d'un certain intérêt à mes propres yeux, je deviens un personnage de notre roman commun.

Frémissement alors, qui sera peut-être suffisant pour soulever ces lignes qui se tendent vers vous, pour déployer tout un champ où chercher traces de vie, comme dans ces planètes qui tournent inlassablement autour de nous, si loin, et nous obsèdent de leurs mystères. Je deviens exobiologiste en écriture, Anne. Je vous entends rire, oh j'aimais votre rire.

Vous me trouviez un peu étrange, je crois, et cela me rassurait, ce petit rire que vous aviez

soudain, alors même que je pensais n'avoir rien dit ou fait de particulier. J'éprouvais l'effleurement d'une joie, et cela suffisait dans l'instant. Vous m'acceptiez. Vous m'acceptiez parmi ces êtres dont les étrangetés valent parce qu'ils sont écrivains, c'était ainsi alors, j'étais si loin de me connaître, de connaître le monde et moi dedans, vous me donniez... quoi exactement ? Non pas des repères, ni des conseils, rien d'aussi défini. Trop lourd tout cela, assommant, et vous ne supportiez pas qu'on vous ennuie.

Votre rire, c'était plutôt un flux de photons, énergisant soudain des zones abandonnées ou languissantes.

J'ai eu longtemps besoin d'un destinataire, je ne pensais pas à un public éventuel, cela est venu beaucoup plus tard, de façon épisodique et plutôt gênante, je pensais à mon "premier" lecteur, c'était vous naturellement, ou Roger (vous savez de qui je parle, nous y reviendrons). Et dans cette pensée vous n'étiez ni l'un ni l'autre de futurs critiques ou juges, jamais. S'il y avait au monde pour moi un espace ferme et assuré, il était dans mes phrases, qui semblaient connaître leur direction, comme par une sorte de savoir encodé en elles antérieurement. J'avais juste à les conduire. Comme un attelage, vous voyez, de chiens et de traîneaux sur une steppe accidentée.

Je n'avais besoin de rien sinon justement de l'idée de vous, tout au bout.

Vous, sur l'horizon imaginaire de mon livre, foyer de chaleur et de vie, la braise nécessaire à tout être humain pour chauffer sa machine, sa machine mentale en ce cas. Ce brasillement au loin peut sans doute n'avoir aucun contour précis

pour le figurer. Mais il y avait figure et c'était vous, vous la toute première, jusqu'au moment où vous m'avez abandonnée.

Cette part de chaufferie humaine dans la machinerie énergétique de l'écriture, je ne l'ai entendu mentionner dans aucune conférence. Vous, vous ne faisiez pas de conférences, vous n'avez pas laissé d'écrit théorique, votre formation première était la philosophie, puis l'ethnologie, et votre premier livre un récit de voyage. Vous êtes venue au roman par un accident affreux du destin. Mais je sais que vous aussi aviez vos "premiers lecteurs" : Claude Roy, Roger Grenier.

Vous ne dites rien, Anne ? Me refermez-vous votre porte ?

Lorsque j'ai commencé à vous chercher au début de ce texte, vous étiez présente, j'en jurerais, je vous entendais, vous voyais.

Et maintenant plus personne, mémoire vide, vous vous dérobez, vous faites la morte, oh je sais bien que vous l'êtes, mais cela n'excuse rien, voilà ce que je vous déclare, Anne. Vous me feriez pleurer, à la fin. Et ce ne serait pas vous, cela.

En avez-vous assez peut-être de m'entendre remuer à droite et à gauche, comme une âme en peine, sabots de cheval grattant la terre dans l'obscurité, trop de bruit, je dérange votre retraite ?

Je sais, vous étiez très jalouse de votre intimité, vous aviez de la fierté et de la pudeur. Vous ne voulez pas d'écriture sur vous ?

J'ai fait pire, Anne. J'ai écrit tout un livre sur ma mère. Bien sûr, ce n'était pas exactement ma mère, c'était ma mère écrite, je me suis évertuée à expliquer cette différence. Chaque fois que j'entendais ces mots, "votre maman", hérissément et coup de